

C'ÉTAIT SI SIMPLE!

Petite mère! J'ai versé tant de larmes au sujet de ta lettre, que mes yeux en sont encore tout gonflés. Il me semble avoir pleuré la nuit entière! Oh! comment peux-tu dire que je n'aie pas de confiance en toi, que je ne te raconte rien, alors que je meurs de langueur après toi! Mais, vois-tu, maman, je ne m'appartiens plus entièrement et, quand je veux t'écrire, il y a toujours quelque chose, un je ne sais quoi, qui retient ma main. Je crois commettre une faute, lorsque je te raconte une chose qu'IL ne doit pas lire, où qui pourrait avoir l'air de contenir une accusation contre lui. Je crains toujours que tu n'arrives pas à concevoir les nombreuses difficultés que je rencontre; moi-même, à vrai dire, je ne les comprends pas.

Mon père était si généreux, si parfait; il n'avait aucun défaut; vous étiez toujours du même avis! Comment se peut-il faire que des gens qui s'aiment bien puissent ne pas toujours être d'accord?

En effet, nous nous aimons beaucoup, certainement ma mère, beaucoup, et pourtant, dans notre mutuel amour même, nous trouvons du désaccord. Tout; jusqu'à nos façons de parler, tout est différent; de sorte que ce qui semble naturel à l'un paraît extravagant à l'autre.

Je me donne toutes les peines du monde pour deviner dans ses yeux ce qui peut le réjouir, ce qui peut lui être agréable; mais je suis encore si maladroite! Je n'arrive pas à bien lire ses désirs comme les tiens. Souvent je les interprète mal, surtout en présence d'étrangers et, pour un malentendu stupide, je me vois ensuite grondée. Tu sais bien, petite mère, que je n'ai jamais supporté les gronderies, et, maintes fois, tu as eu beaucoup de patience avec moi. Or, à tout prix, je voudrais lui cacher ce défaut. Il ne doit

pas soupçonner combien je suis susceptible et irritable: il vante toujours la longanimité et la soumission. Aussi, j'endure tout, mais ensuite, je deviens sottement peureuse et timide.

Peux-tu t'imaginer cela? Ton enfant... timide? N'est-ce pas que c'est incroyable? Autrefois, je disais pourtant tout ce qui me passait par la tête, et les gens en riaient, s'en réjouissaient et toute la maisonnée s'égayait, dès que je paraissais. Maintenant, je cherche d'abord les yeux de Léon et quand je les ai regardés, je deviens encore plus incertaine et débute tout droit avec une grosse bêtise. Je puis t'assurer que jamais je n'ai été si niaise.

L'autre jour j'entendais deux dames âgées parler d'une jeune femme, — peut-être de moi, je n'en sais rien au juste, — et l'une disait: "Oui, les jeunes femmes deviennent aussi calmes qu'elles étaient vives auparavant!"

J'y songeais longtemps, car il y avait dans le salon plusieurs dames, pas tranquilles du tout, qui riaient et s'entouraient de tout un cercle de jeunes gens. Je jalouais leurs saillies, car je sais fort bien que j'en suis tout aussi capable; seulement personne ne s'en doute dans mon entourage. A leurs propres maris, elles répliquaient très malicieusement et même... cavalièrement; mais ceux-ci semblaient trouver cela charmant. Léon aussi les rejoignait et riait avec elles.

Pourquoi, avec moi seule, ne rit-il jamais? A moi, il dit tout de suite: "Voyons, ne sois donc pas si enfant!" Et vraiment, les autres n'avaient rien raconté de bien extraordinaire. Elles n'étaient pas, non plus, beaucoup plus jolies que moi, mais elles savaient mieux se coiffer, jouer avec leur éventail et

sur-regarder autour d'elles, avec une certaine assurance.

Ah, ouï! cette assurance, cet aplomb, si je les avais, seulement! Si une seule fois, au moins, je pouvais me convaincre que je ne suis pas ennuyeuse, que les gens prennent plaisir à m'entendre parler. Que pourrais-je pourtant dire? J'ai bien fait des voyages, mais elles en ont fait aussi qui ne les ont guère créées, combien moins s'intéresseraient-elles aux miens? Ce que je lis, ou bien elles l'ont lu en bâillant, ou bien elles prétendent ne jamais ouvrir un livre. Les vieilles dames me donnent des conseils pour mon ménage, ou encore me disent ce que je dois faire pour avoir bientôt des enfants. "Comment, mariée depuis plus d'un an déjà et toujours aucun espoir?" Alors je rougis, je m'embarrasse et je regarde autour de moi, pour voir si je ne découvre pas une personne qui ait l'air, mais là, vraiment l'air maternel, pour lui demander conseil et lui ouvrir mon cœur. Il ne s'en trouve pas une seule!

Un jour, une dame me demanda si je n'avais pas le mal du pays. Je fis simplement oui, de la tête, car l'émotion m'empêcha de parler; alors elle commença aussitôt à me causer d'elle et de sa nostalgie durant les premiers temps de son mariage.

Plus tard, Léon me demanda de quoi nous nous étions entretenues. Je dis qu'elle m'avait parlé de sa jeunesse. Léon fronça le sourcil: "Voilà un point sur lequel elle ferait mieux de se taire". Or, elle ne m'avait vraiment rien dit d'inconvenant. Que sais-je, moi, de son passé? Léon doit connaître bien des vilénies sur pas mal de gens, car il se parle d'eux avec tant de mépris, et surtout des femmes, ce qui me fait